

L'EXPOSITION DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Prix du numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS. — PARIS : 14 FR. — DÉPARTEMENTS : 16 FR.

Rédacteur en chef : Adolphe BITARD

N° 9. — 1^{er} JUIN 1878

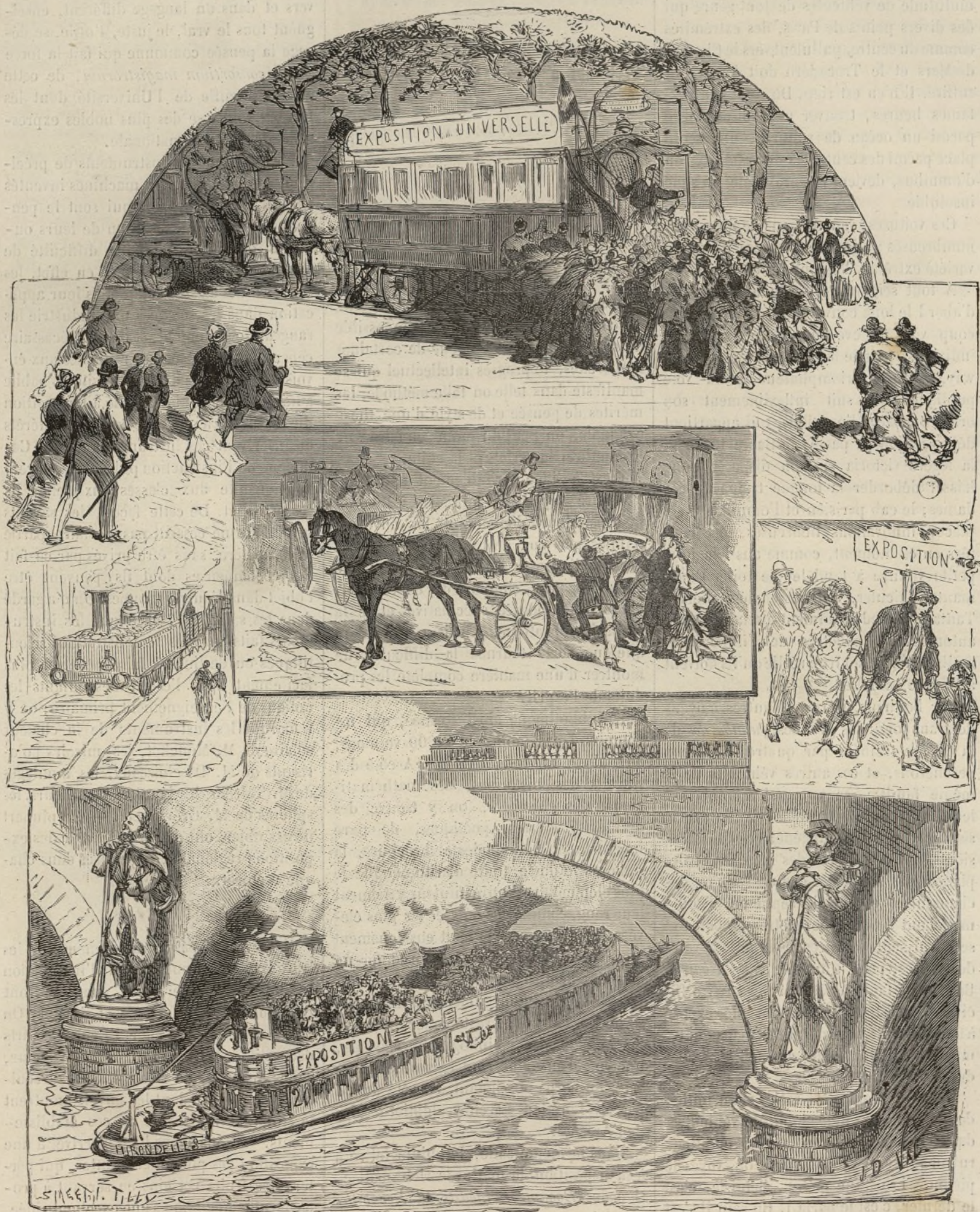
BUREAUX

7, RUE DU CROISSANT, PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 30 NUMÉROS

Adresser les mandats à l'ordre de l'administrateur.



LES MOYENS DE TRANSPORT CRÉÉS EN VUE DE L'EXPOSITION.

Les tramways. — Les nouvelles voitures de la Compagnie générale. — Le chemin de fer. — Les hironnelles.

LES MOYENS DE TRANSPORT

POUR L'EXPOSITION

Ce n'est pas tout de vouloir visiter l'Exposition, il faut pouvoir s'y rendre.

En apparence, il semblerait que la multitude de véhicules de tout genre qui des divers points de Paris, des extrémités comme du centre, pullulent vers le Champ-de-Mars et le Trocadéro doit largement suffire. Il n'en est rien. Du moins, à certaines heures, trouver une voiture libre parmi un océan de voitures, une seule place parmi des centaines de tramways ou d'omnibus, devient un problème presque insoluble.

Ces voitures, venons-nous de dire, sont nombreuses; elles sont également d'une variété extrême. Passons-les en revue.

A tout seigneur, tout honneur; voici d'abord le long convoi de wagons qui d'un coup vous enlève une cohue de mille individus; puis le lourd et bruyant tramway, tyran et triomphateur de la voie publique, qui suit inflexiblement son ornière de fer; l'omnibus, qui appartient déjà presque au passé; le fiacre lourd et la légère victoria si bien disposée pour laisser déborder la longue traîne de ces dames; le cab parisien et l'omnibus à six places, innovations heureuses, fort goûtées en ce moment, comme aussi la jolie petite voiture à tendelet de toile. Charmants véhicules, voitures enviées; hélas! Tantales à pied, comment attendre leurs automédons, pénétrés de l'importance malheureusement trop réelle qu'ils doivent à l'heure actuelle?

Par bonheur, il reste d'autres moyens de transport: les grandes *guimbardes* de la Ruche traînées par quatre vigoureux percherons, et ces autres véhicules de la même famille, sans grand aplomb sur leurs ressorts, qui, pendant six jours de la semaine, sous le nom générique de tapisseries, ont transporté des meubles et des pianos, des siphons d'eau de seltz ou des chaussures, et qui, le septième, s'endimanchent de quelques mètres de perse et se garnissent de dures banquettes, voire de chaises, pour s'appeler *chars à bancs*. Bah! il ne faut pas être si fier ni si difficile! on y est pressé, étouffé, pilé, exposé à tous les vents, trempé ou rôti, sans doute, mais on y rit tant, dans ces réminiscences du temps jadis!

Tout cela roule pêle-mêle, et au milieu de cette étrange macédoine de véhicules, dans cet exode qui en long et onduleux ruban se dirige vers l'Exposition, voyez le piéton, l'infortuné piéton. Celui-là, c'est le dernier, c'est le paria... En vain il s'est présenté aux omnibus, aux tramways, même aux tapisseries; en vain il a fait

queue sous un soleil de plomb, dans l'espoir d'arriver aux *mouches* et aux *hirondelles*; la terre et l'onde lui ont également manqué, mais non pas le courage. O être digne de toutes les admirations! Il est vrai que le démon de la curiosité le soutient et le conduit.

LE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE¹

A L'EXPOSITION

(Suite)

II

Par leur nature même, les ouvrages de l'esprit, source supérieure des découvertes pratiques, échappent à l'appréciation des yeux. Mais s'il est impossible de faire figurer dans une Exposition les travaux du corps universitaire, s'il est impossible de montrer à tous la valeur de certaines recherches, le progrès intellectuel qui se manifeste dans telle ou telle méthode, les mérites de pensée et de style d'une thèse originale, on peut du moins en faire voir le nombre, la variété et la suite.

C'est là l'idée véritablement neuve qui a inspiré l'appel du ministère à tous les maîtres, leur demandant les ouvrages publiés par eux de 1867 à 1878, et qui permet d'exposer sous ses deux faces le labeur du pays, composé des efforts alternatifs de la pensée spéculative et de la réalisation pratique. Ainsi se trouve en quelque sorte tournée la difficulté de montrer d'une manière complète les produits de l'esprit.

La bibliothèque ainsi formée, qui ne comprend pas moins de 8,000 volumes, offre donc une infinie variété. A côté des travaux des historiens, des mathématiciens, des chimistes, on y trouve des œuvres littéraires, poétiques, de pure imagination. La modeste brochure, la grammaire ou le traité d'arithmétique le plus élémentaire d'un instituteur y tiennent leur rang, comme les œuvres les plus élevées des professeurs du haut enseignement ou des membres de l'Institut. On comprend dès lors l'importance du Catalogue, qui n'est plus un simple guide nécessaire pour se diriger dans cette vaste collection, mais bien une œuvre de bibliographie spéciale, une vue d'ensemble, un résumé des travaux du corps enseignant. Il a été dressé par M. Lorédan Larchey, bibliothécaire de l'Arsenal.

Dans la même salle, le public lettré a à sa disposition, le matin, la riche collection des *Documents inédits*, la *Revue des Sociétés savantes*, les ouvrages principaux

1. Voir le n° 8.

auxquels le ministère a souscrit, les catalogues des bibliothèques de province. Toute la France savante, toute la France qui instruit est donc là, dans ce petit coin de l'Exposition où passent, sans s'arrêter, les indifférents; et de ces rayons où se pressent ces livres qui, à des degrés divers et dans un langage différent, enseignent tous le vrai, le juste, l'utile, se dégage la pensée commune qui fait la force de ce *consortium magistrorum*, de cette grande famille de l'Université dont les travaux sont une des plus nobles expressions de l'activité nationale.

L'exposition des instruments de précision, des appareils, des machines inventés par les professeurs, et qui sont le pendant naturel de l'exposition de leurs ouvrages, offrait une certaine difficulté de classement. On ne pouvait, en effet, les distraire des classes auxquelles leur application dans les sciences ou l'industrie les rangeait logiquement, et il était nécessaire cependant qu'ils fussent rattachés aux envois des membres de l'Université. L'habile administration qui a présidé à l'exposition du ministère a concilié tous les intérêts en inscrivant ces instruments sur le Catalogue de l'instruction publique, qui renvoie ensuite aux classes auxquelles ils ressortissent. De cette façon, les savants inventeurs ne cessent pas de faire partie du ministère, sans être privés par ce fait des récompenses dont ils peuvent être l'objet dans d'autres groupes. On n'a gardé dans les salles 6, 7 et 8 que les instruments faits pour les démonstrations scientifiques ou destinés à faire pénétrer plus facilement dans l'esprit des enfants les notions de l'enseignement primaire; on y remarque les instruments de la chaleur solaire de M. Mouchot, les miroirs polarisants de M. Descloizeaux, les moulages de M. Talrich, les bouliers compteurs, les sphères de M. Grévin, etc. — La plupart de ces objets ont d'abord figuré à des expositions régionales, organisées dans chaque rectorat.

III

Il nous faut passer rapidement sur les travaux d'élèves qui, lorsque l'installation sera absolument terminée, comprendront près de cent mille cahiers et dessins. On doit pourtant déjà citer l'École des arts décoratifs de la rue de l'École-de-Médecine, celles de Lyon, de Dijon, l'École de sculpture de Nancy, dont les envois montrent la situation florissante de ces établissements. — Nous avons hâte d'arriver à une exposition des plus intéressantes, qui portera des fruits certains en servant à propager plus que jamais une excellente idée, celle des musées scolaires. Depuis quelque temps, cette idée était, comme on dit,

« dans l'air », et quelques tentatives avaient déjà été faites. Dans plusieurs gares du Midi, en effet, il existe une sorte d'exposition permanente des productions et des curiosités locales; dans le Calvados, un avocat de Lisieux qui a beaucoup fait pour l'instruction, M. Groult, a même créé sous le nom de *Musées cantonaux* nombre de ces collections, où il réunit les produits particuliers du sol, les spécimens des principaux terrains de la région, les photographies des curiosités du pays; mais ce n'était là que des essais isolés, premiers tâtonnements d'hommes de bonne volonté : le mouvement ne s'est généralisé que depuis ces dernières années. Les musées scolaires exposés (celui de Roubaix est le type parfait de l'installation désirable), en excitant l'émulation, vont fixer expressément le caractère qu'ils doivent avoir, celui d'une collection formée par l'instituteur et ses élèves de tous les produits spéciaux de la contrée qu'ils habitent.

Il est inutile d'insister sur l'utilité que doivent offrir plus tard aux inventeurs, aux agriculteurs, à tous ceux qui cherchent, ces musées commencés, pour ainsi dire, sans frais, et dont la formation est un agréable passe-temps.

A côté s'élève la bibliothèque scolaire modèle, installée avec le plus grand soin par M. Édouard Gœpp, chef du bureau des bibliothèques; il l'a composée d'un choix d'ouvrages admis par le ministère... En 1865, trois ans après leur fondation, le nombre des bibliothèques scolaires était de 4,833, avec un nombre de volumes de 180,854, qui avaient été prêtés à 179,267 personnes. Au premier janvier 1875, on comptait 16,449 bibliothèques; 1,540,697 volumes; 962,416 lecteurs. Pendant l'année même de la guerre, le nombre de prêts fournis par les 13,638 bibliothèques s'éleva encore à 789,077. — En résumé, depuis 1862, sept millions de volumes ont été prêtés aux familles.

L'exposition du ministère offre encore des travaux de couture des écoles de filles. M. de Watteville a trouvé le moyen d'intéresser d'autres que les mères de famille aux complications du « point de chaînette », des « piqures » et des « surjets ». Au lieu d'envoyer de simples modèles, les écoles ont adressé, suivant les instructions reçues, des mannequins et des poupées habillés du costume du département d'où ils viennent. Quelques-uns de ces spécimens, ceux de la Vendée, de la Haute-Saône et du Nord, sont de véritables petits chefs-d'œuvre.

IV

Si nous avons traduit fidèlement les impressions que nous avons rapportées de

notre examen de l'exposition spéciale du ministère de l'instruction publique, nous aurons donné une idée de l'intérêt qui s'y rattache et indiqué suffisamment la place hors ligne qui lui est acquise dans l'Exposition universelle de 1878. Il est permis d'ajouter que c'est aux progrès incessants de notre enseignement universitaire, à l'esprit qui l'anime, à la science de ses maîtres, que l'on peut, avec vérité, attribuer les merveilles des arts et de l'industrie que l'on admirera d'ailleurs dans le palais du Champ-de-Mars. Il était donc bon que la source et la cause de ces merveilles fussent mises en lumière, et l'on ne saurait décerner trop d'éloges aux organisateurs, M. de Watteville et M. X. Charmes, ainsi qu'à leurs collaborateurs, MM. Gœpp, Larchey, Passier, Sommé, etc. Il était difficile de présenter une vue d'ensemble plus complète, mieux entendue, de la situation intellectuelle de la France en cette année 1878 qui restera comme la date heureuse de l'affirmation du relèvement national.

PAUL GINISTY.

LA

MANUFACTURE DE PORCELAINE DE SÈVRES

(Suite.)

Le façonnage terminé, de manière ou d'autre, et la pâte séchée, on procède au *rachevage*, soit par le *tournassage*, le *grattage*, le *remplissage* ou *bouchage*, l'*évidage*, l'*estampage* et le *moletage*, le *sculptage* et enfin le *garnissage*.

On opère le séchage des pièces façonnées en les exposant à l'air pendant plusieurs jours. Les pièces façonnées au tour y sont alors replacées et, à l'aide d'outils affilés, de formes et de calibres divers, appelés *tournassins*, lesquels ont quelque rapport avec certains outils du tourneur sur métaux, le tourneur retouche la pièce, accentue les arêtes, creuse les gorges, rabote les saillies, moulures, revers de feuille, baguettes, etc.; et réduit l'ensemble et les détails à l'épaisseur déterminée : tel est le *tournassage*. Le *grattage* est employé avec le même objet pour les pièces qui, n'ayant pas été façonnées sur le tour, n'y peuvent naturellement pas être rachevées. Les unes et les autres sont ensuite soumises à l'opération du *remplissage*, qui consiste à faire disparaître, en les bouchant de pâte, les défauts en creux, les trous, pour tout dire, que les manipulations précédentes ont pu produire. Vient ensuite l'application des ornements en creux ou sur fond creux, au moyen de l'*évidage*, de l'*estampage* et du *moletage*.

1. Voir le n° 8.

Après quoi, c'est le tour du *sculptage*, et enfin celui du *garnissage*, retouches de dernière main dont ces termes techniques indiquent assez la nature pour que nous puissions nous dispenser de les expliquer.

Il reste, après ces opérations diverses, à mettre les pièces au four.

Ce four est une haute tour cylindrique en briques réfractaires. Il est à deux étages voûtés et flanqué à sa base de quatre foyers ou *alandiers* dont la flamme traverse les étages ou laboratoires par des canaux latéraux, tandis que la fumée se dégage par la cheminée supérieure au moyen d'autres canaux pratiqués dans la voûte. Les pièces qui doivent subir la cuisson complète sont placées au premier étage; au second sont celles qui ne doivent subir qu'une demi-cuisson, ou *dégourdi*, avant de recevoir la *couverte*, après quoi elles reviennent au premier étage.

Les pièces à cuire sont placées dans des *cassettes*, espèce d'étuis en terre réfractaire, qui sont empilées ensuite dans le four, formant de hautes colonnes qui s'élèvent jusqu'à une petite distance de la voûte. La porte du laboratoire est ensuite fermée et les *alandiers* allumés : le feu doit être maintenu à une température égale, très-élevée, pendant trente-six heures.

Les « couleurs de grand feu » peuvent seules supporter une pareille température, et elles sont peu nombreuses; la cuisson des autres s'opère dans des mouffles, d'où leur nom de « couleurs de mouffles ». Ce sont des espèces de grandes cassettes, divisées en étages et en compartiments par des tablettes sur lesquelles les pièces sont posées. L'intérieur est, comme dans le grand four, à l'abri des atteintes de la flamme et de la fumée; une ouverture supérieure permet l'évacuation des vapeurs exhalées par les couleurs sous l'action du feu. On y surveille la cuisson à l'aide de *visières*, ouvertures fermées d'un tampon mobile de terre cuite, par lesquelles on interroge de temps en temps l'intérieur des mouffles.

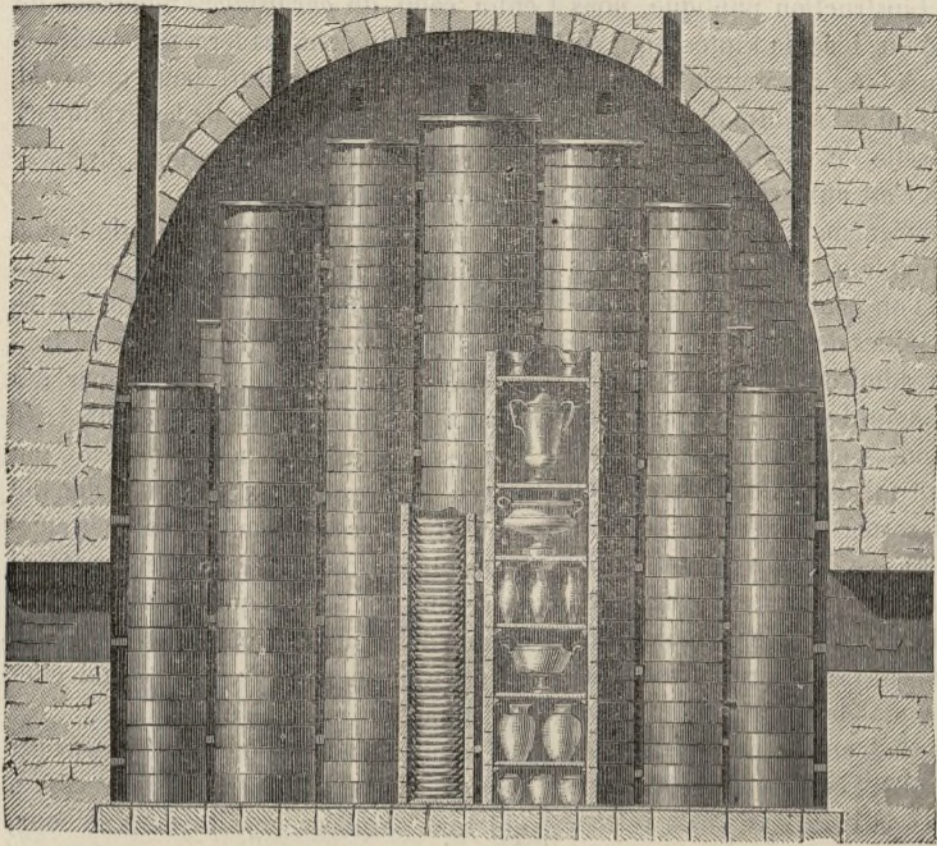
Cet exposé rapide, développé d'ailleurs par les magnifiques gravures qui l'accompagnent, pourrait tenir lieu de guide aux visiteurs des ateliers de la manufacture de Sèvres; ceux de l'Exposition nous sauront gré, sans doute, de leur avoir indiqué sommairement comment se fabriquent les merveilles de la céramique qu'ils admirent sur les étagères de la galerie d'Iéna.

A. BITARD.

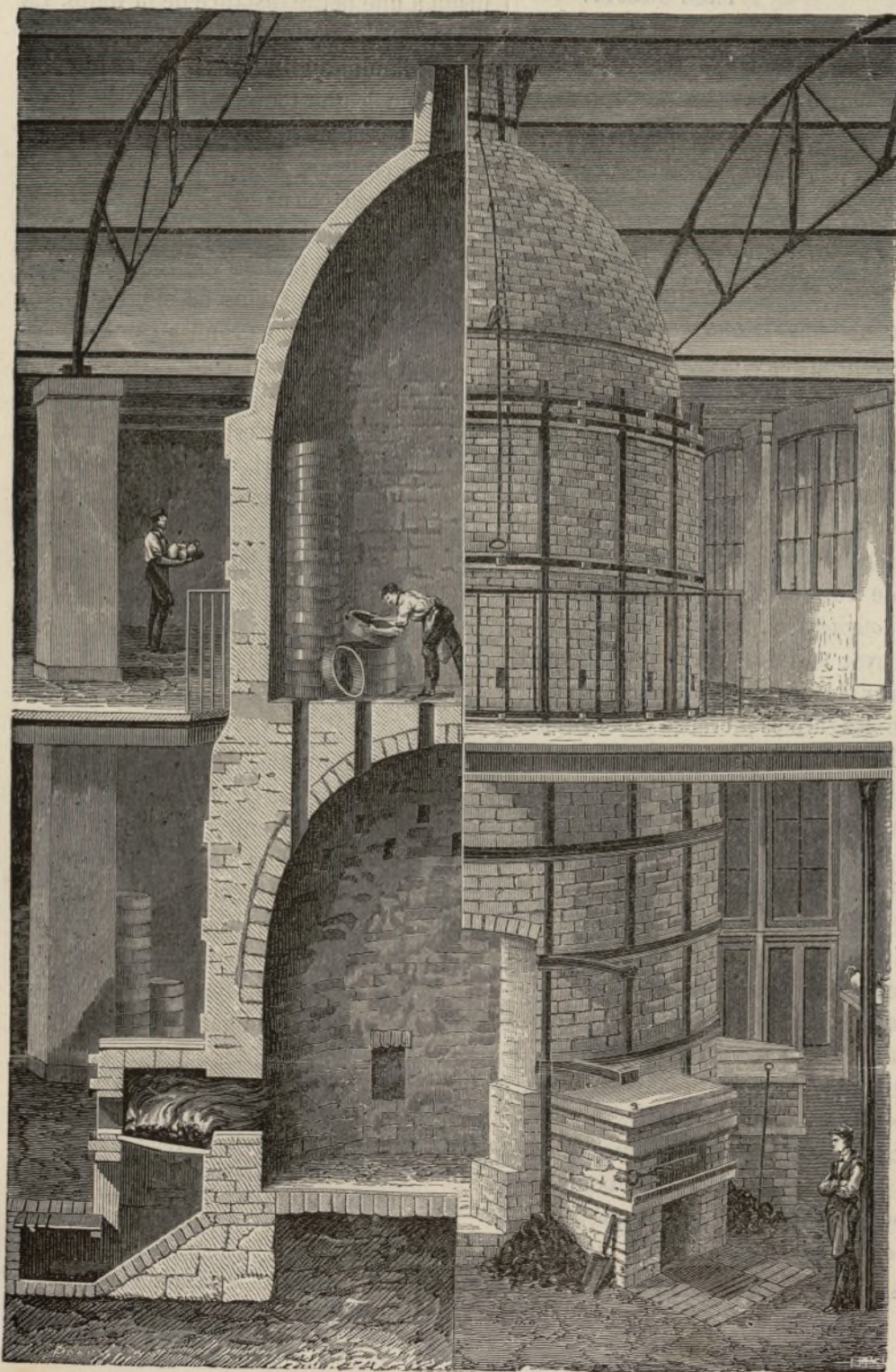
Les journaux américains parlent d'une expérience qui a été faite à New-York, le 9 avril dernier, avec une voiture de tramway mue par l'air comprimé, laquelle aurait si bien réussi qu'une société de vingt-cinq capitalistes s'est aussitôt formée pour l'exploitation en grand du nouveau



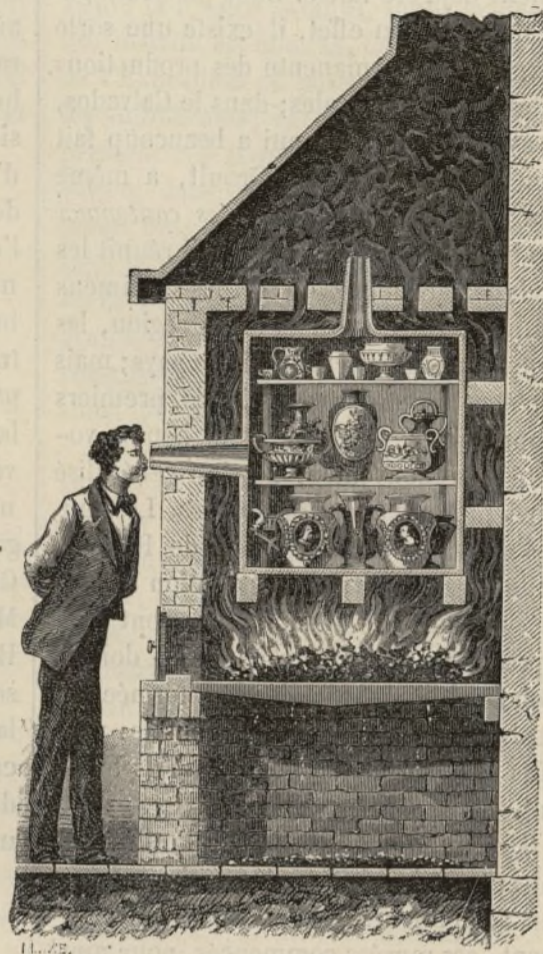
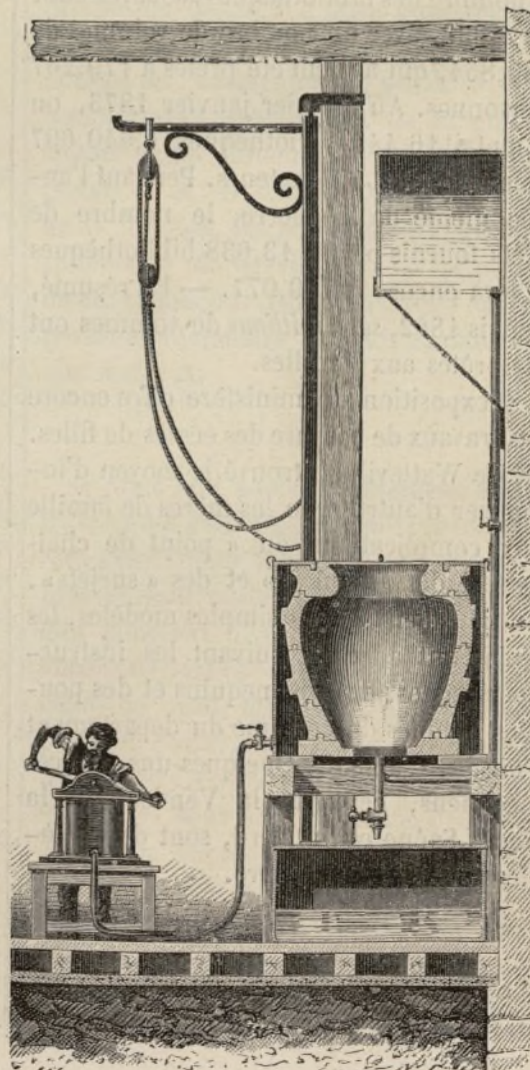
LA MANUFACTURE DE SÈVRES



L'EMPLAGE DES CASSETTES.



LE GRAND FOUR A PORCELAINE (ÉLEVATION ET COUPE).

MOUFLE POUR CUIRE LES PORCELAINES
PEINTES.COUPE DE L'APPAREIL REGNAULT POUR L'EMPLOI
DU VIDE DANS LE MOULAGE.



LE PARC DU TROCADERO. — LES PAVILLONS DE PERSE ET DE SIAM.



système, dont l'invention serait due à deux ingénieurs écossais, MM. Robert Hardie, de Glasgow, et John James, d'Édimbourg. On a pu atteindre, avec ce wagon à air comprimé, une vitesse de 30 milles (environ 48 kilomètres) à l'heure, et les appareils employés permettent de traverser New-York dans toute sa longueur et retour, sans être obligé de renouveler la provision.

Le journal que nous avons sous les yeux ne donne qu'une description fort sommaire de la voiture en question ; mais il nous semble que tout ce qu'il y aura de nouveau dans l'affaire, c'est le succès à New-York d'un système que Paris a repoussé, nous ne savons trop pourquoi, mais que l'Exposition remet justement, et fort à propos, en évidence. La voiture automobile Mékarski nous paraît en effet proche parente de la voiture automobile Hardie et James, et elle est incontestablement son aînée.

LES PAVILLONS DE LA PERSE ET DE SIAM AU TROCADERO

La Perse, Siam, Tunis et le Maroc ont réuni leurs façades sur la rue des Nations, au Champ-de-Mars ; c'est aussi dans un même coin du parc du Trocadéro, avec le Japon et la Chine, et aussi la Suède et la Norvège, que, pour corriger l'insuffisance de l'emplacement concédé à leur exposition sur la rive gauche, ces mêmes nations de l'Afrique et de l'Asie pittoresques ont élevé des constructions typiques qui attirent à juste titre l'attention du visiteur. C'est là une exposition complète et spéciale : l'exposition de la demeure de l'homme, de l'art de la construire, de l'aménager, de la décorer, de la meubler, dans chacun de ces pays aimés du soleil.

L'attrait de la maison persane surtout est irrésistible, et la foule la prendrait sûrement d'assaut, au risque imminent de la faire crouler sous son poids, si on ne prenait la précaution de n'y laisser pénétrer qu'un petit nombre de personnes à tour de rôle.

La maison persane, modèle réduit d'une maison bourgeoise de Téhéran, est de forme carrée, d'une grande sobriété d'ornements extérieurs, peinte en vert avec bordures d'or. Elle est percée tout autour de nombreuses fenêtres surmontées d'œils de bœuf. Le portique de l'entrée principale se compose d'un péristyle à colonnes de pierres blanches dont les moulures du chapiteau sont rehaussées d'or. Au premier étage, *loggia* ornée de colonnes semblables et d'une balustrade en bois, sculptée par des artistes persans, et venue telle quelle de la Perse. Au fronton est sculpté le lion national. Le soubassement de la façade est décoré de faïence persane éclatante.

On pénètre d'abord dans un grand vestibule conduisant à un salon de repos meublé principalement de divans orien-

taux, et au centre duquel il existe un bassin d'où un jet d'eau s'élève, rafraîchissant l'air de cette pièce délicieuse, laquelle communique avec un petit salon de réunion. Jusqu'à hauteur d'appui, les parois de ce salon de repos et de méditation par excellence sont couvertes de tuiles émaillées aux couleurs vives ; le reste des murs, ainsi que le plafond, est décoré de peintures aux tons doux, où l'œil aussi se repose. On arrive au premier étage par un escalier étroit, suivant la mode persane. A l'entrée, salon d'attente décoré de faïences, donnant accès dans le déjà fameux salon des glaces. C'est une pièce de moyenne étendue, légèrement voûtée ; la décoration céramique du soubassement est la seule exception à la profusion de glaces qui couvre les parois de cette pièce étrange : la voûte, à elle seule, est recouverte de plus d'un million de fragments de glace enchâssés les uns dans les autres, disposés avec une bizarrerie apparente, mais de manière à produire toutes les variétés imaginables du phénomène de la réflexion ; et l'effet est d'autant plus féerique que les fenêtres ont des vitraux colorés. Cinq lustres, entièrement faits de glace aussi, pendent de la voûte ; et l'on peut se faire une idée de l'étourdissant feu d'artifice que présente cette pièce, la nuit tombée, lorsqu'on a allumé les cinq lustres en question.

C'est peut-être un peu éblouissant pour des yeux plus habitués aux brumes discrètes de l'Occident, et sans doute on n'y tiendrait pas longtemps et l'on ne tarderait guère à rechercher avidement une aimable et moins tapageuse retraite : on la trouverait là, tout à côté, dans un salon simplement décoré de peintures peu éclatantes, meublé avec un luxe discret et caractéristique. — Mais la vérité est que le visiteur passe à côté presque avec indifférence, comme il a traversé les pièces du rez-de-chaussée, tandis que le merveilleux salon des glaces le subjugué absolument.

Presque en face de la maison persane, auprès des serres, du côté du quai, s'élève le pavillon siamois, construction très-simple, mais d'une rare élégance de dessin.

Nous reviendrons à ce merveilleux coin des sections étrangères du Trocadéro ; il y a beaucoup à voir et à admirer. La Chine est là qui nous tend les bras, et aussi le Japon avec son village en miniature, ses jardins, ses basses-cours d'où la poule de Houdan est exclue, ses parasols, etc. ; l'Orient et l'Afrique entourant la Norvège et la Suède avec la résolution apparente de les réchauffer à tout jamais.

Mais tout cela n'est pas encore entièrement terminé.

H. GAMILLY.

L'EXPOSITION A L'ÉTRANGER

La presse étrangère a salué l'ouverture de l'Exposition de Paris dans des termes qu'il importe d'enregistrer, fût-ce tardivement, avec le regret de ne pouvoir reproduire tout au long les principaux passages des articles qu'elle a consacrés à la fête du 1^{er} mai.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* constate que la République est définitivement fondée en France, et elle ajoute : « Si la France républicaine inscrit avec orgueil dans ses annales la date du 1^{er} mai 1878, les sentiments sous les auspices desquels elle agit seront également compris et appréciés à l'étranger. »

La *Gazette de Francfort* adresse d'amers reproches au gouvernement impérial pour avoir refusé de prendre part à l'Exposition. « Notre abstention, dit-elle, sera interprétée comme un aveu d'impuissance. Personne ne voudra croire qu'un peuple qui, il y a si peu de temps, encaissait cinq milliards de francs, n'a pu trouver dix millions de marcs pour une œuvre qui intéresse la civilisation. »

« Les Français ont pu se convaincre, dit la *Presse*, feuille officieuse de Vienne, dès le premier jour de leur Exposition, que toutes les nations sans exception prennent le plus cordial intérêt à cette œuvre et que le rôle éminent qu'ils jouent dans le concert des peuples est reconnu sans envie et avec d'autant plus de bonne volonté que *ce rôle a un tout autre caractère qu'il y a dix ans*. La mission de diriger la languette de la balance de l'équilibre européen a été recueillie par d'autres et remplie avec un succès fort douteux et, jusqu'à cette heure, fort peu enviable. La France, qui depuis une semaine a réuni dans sa capitale des hôtes de toutes les nations, concentre tous ses efforts dans l'ambition aimable et honnête de se mettre à la tête du progrès civilisateur. C'est là un rôle à la fois important et fécond... Puisse ce congrès des peuples à Paris servir les intérêts de la paix et exciter les nations qui représentent réellement la civilisation européenne à lutter entre elles par les travaux de la paix... »

Le *Globe*, de Londres, s'exprime ainsi : « La brillante cérémonie du Trocadéro ne le cède en éclat à aucun des plus somptueux spectacles : elle porte avec elle un précieux enseignement pour nous, en démontrant jusqu'à l'évidence toute la puissance de régénération de ce peuple intelligent et souple. La France peut donner avec orgueil au monde le spectacle d'une nation, si maltraitée par la conquête et les dissensions intestines, se relevant seule, en si peu de temps, grâce à la fécondité de ses ressources, à l'infatigable activité de sa population et aussi, il faut le reconnaître, à la prudence de sa conduite politique intérieure aussi bien qu'à l'étranger. Il y a à peine huit ans qu'elle a reçu un de ces coups terribles dont ses ennemis espéraient qu'elle ne se relèverait pas, et la voilà qui se montre aujourd'hui comme si elle n'avait perdu ni un soldat ni un canon et comme si elle n'avait pas eu à payer un écu de tous les milliards de sa rançon. »

Le *Times*, plus gourmé de sa nature, constate que la France n'a pas cessé d'être une grande puissance. « L'Exposition de Paris, dit l'organe de la Cité, a été inaugurée avec une splendeur et un succès qui n'ont rien à redouter d'une comparaison avec celle de 1867. »

A propos de l'Exposition de 1867, saluée peut-être avec plus d'enthousiasme par le *Times*,

— mais il nous suffit qu'il compare à celle-là l'Exposition actuelle, — il paraîtra sans doute piquant de lire ce que disait alors ce journal, non de l'Exposition elle-même, mais de Paris qui la donnait :

« On se demande comment Paris a pu avoir la fantaisie de faire une autre Exposition que celle de sa beauté superbe. Cette grande foire du monde qui s'appelle l'Exposition universelle n'est guère après tout qu'un simple prétexte. Ce que l'on suppose avoir un si grand attrait disparaît à la vue des multitudes séduites ; car il n'y a pas d'homme, encore moins de femme, pour qui Paris ne soit un séjour préféré.

« C'est dans le cœur de l'Italien, de l'Allemand, du Russe, que la plus chère aspiration de toute une vie est de voir Paris. L'Exposition de 1867 fournira l'occasion de satisfaire un désir si longtemps caressé du cœur. Rien de mieux ni de plus immédiatement fait pour convaincre la France de sa puissance que la grande Exposition du Champ-de-Mars ! Le culte des arts de la paix lui assure un triomphe plus complet qu'elle n'en eût pu avoir par une série non interrompue de victoires.

« Ce n'est pas seulement aux avantages de sa position géographique, ni à la beauté sans rivale de son site et de ses monuments, que Paris doit cette popularité qui fait que tout homme y trouve une seconde patrie. Francfort et Bruxelles sont aussi des centres géographiques ; Vienne et Berlin sont aussi les capitales de grands États ; mais Paris seul est à la tête d'une grande nation. C'est la rare homogénéité des Français, ce sont leurs facultés d'absorption et d'assimilation, qui les placent à l'avant-garde de la civilisation européenne ; c'est leur instinct centralisateur qui donne à leur capitale un caractère à la fois profondément national et largement cosmopolite. C'est une phrase trop vulgaire pour la répéter que de dire : « La France, c'est Paris ! » mais il n'est pas moins exact de dire que Paris, c'est l'Europe. »

Il est des citations agréables à faire, même quand elles ont vieilli. — Quant à celles qui ont plus spécialement trait à l'Exposition de 1878, nous nous bornerons-là. L'Italie, l'Espagne, la Suisse, la Belgique, etc., — il faudrait tout citer, — font naturellement leur partie dans le concert. Mais on s'attendait sans doute moins aux éloges de l'Allemagne, peut-être même de l'Autriche, longtemps hésitante. Dans l'orgueil de notre succès, nous ne sommes pas assez aveuglés pour n'être point très-reconnaissants des marques de sympathie et d'estime que ces puissances nous expriment.

O. R.

LEURS ALTESSES ROYALES

LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE GALLES

S. A. R. Albert-Édouard, prince de Galles, héritier présomptif de la couronne royale de Grande-Bretagne et d'Irlande et de la couronne impériale des Indes, est né au palais de Buckingham le 9 novembre 1841. Élevé par des précepteurs particuliers, il suivit les cours publics des universités d'Édimbourg, Oxford et Cambridge, et fut nommé colonel en 1858. En 1860, le prince de Galles commençait la série de ses grands voyages, en employant

la plus grande partie de l'été à explorer les États-Unis et surtout le Canada, où il fut accueilli avec une sympathie démonstrative. Avec le doyen Stanley pour compagnon, il faisait, en 1862, un grand voyage en Orient et visitait Jérusalem et la Terre-Sainte.

Le 10 mars 1863, le prince de Galles épousait la princesse Alexandra-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie, fille du prince Christian, devenu roi de Danemark le 15 novembre suivant, sous le nom de Christian IX. La princesse Alexandra est née le 1^{er} décembre 1844.

Le prince de Galles fut atteint, vers la fin de 1871, d'une fièvre typhoïde qui mit sa vie en danger pendant plusieurs semaines. Dans l'automne de 1875, il s'embarquait à bord du *Sérapis* pour son merveilleux voyage dans l'Inde, dont il était de retour en avril 1876. Il a rapporté de ce voyage toute une cargaison de collections diverses, de présents magnifiques qu'on peut admirer aujourd'hui dans le grand vestibule d'honneur du palais du Champ-de-Mars. Nommé président de la Commission royale britannique près l'Exposition de Paris, il a pris ses fonctions tout à fait au sérieux, et l'on peut dire sans la moindre flatterie que le succès de l'exposition anglaise lui est dû en grande partie. Le prince et la princesse ont d'ailleurs fait de très-fréquentes visites, pendant leur séjour à Paris, à la section britannique, où les exposants leur ont fait à chaque fois une véritable ovation. Leurs Altesses n'oublieront pas non plus, croyons-nous, l'accueil particulièrement sympathique que leur a fait la France républicaine. — Nous n'entendons pas seulement faire allusion ici aux réceptions officielles, mais à l'expression spontanée de l'opinion publique.

Le prince de Galles est duc de Cornwall dans la pairie anglaise, duc de Rothsay, baron de Renfrew et lord des Iles en Écosse, comte de Dublin et de Carrick en Irlande, duc de Saxe et prince de Saxe-Cobourg-Gotha, chevalier de la Jarretière, etc., général d'armée et colonel du 10^e régiment de hussards. Il a été élu, à la fin de 1874, grand-maître des francs-maçons d'Angleterre, en remplacement du marquis de Ripon, démissionnaire pour cause de conversion au catholicisme et d'adhésion aux doctrines ultramontaines les plus exclusives.

A. B.

LA CSARDA ET LES MUSICIENS TZIGANES

Une des curiosités les plus populaires du Champ-de-Mars est certainement la *csarda* ou auberge hongroise, construction

en bois, couverte de chaume, qui a été élevée sur un terrain cédé par la section espagnole, sur le côté de l'Exposition qui borde l'avenue de Suffren. La *csarda* est malheureusement de dimensions trop exigües pour contenir la foule énorme de visiteurs qu'elle reçoit chaque jour. Elle se compose d'une salle commune et d'un portique surmonté d'un petit balcon. Sur une estrade attenante, un orchestre de seize musiciens tziganes, ou plutôt hongrois, panachés de deux ou trois Tziganes plus ou moins authentiques, qui constitue l'attraction la plus puissante du lieu.

Ces musiciens exécutent des morceaux hongrois variés, alternés de musique allemande, sans omettre les valse les plus compliquées de Strauss, le tout avec aisance et régularité, mais aussi avec une trop grande sécheresse de jeu, augmentée encore d'un mouvement trop rapide, toutefois aux applaudissements des auditeurs, ce qui est le principal. Leurs instruments sont des violons, des altos, des violoncelles, des contre-basses, une petite clarinette et un tympanon, instrument à cordes frappées, espèce de piano à l'état embryonnaire. Mais ce qui singularise le plus ces artistes déjà si curieux, c'est qu'ils paraissent ignorer la fatigue. Faire de la musique dix-huit heures par jour leur paraît tout aussi naturel qu'à un piano mécanique, avec lequel on pourrait leur trouver plus d'un autre point de ressemblance. Ils jouent à la *csarda* de onze heures du matin à cinq heures du soir ; puis au restaurant Fanta, quai d'Orsay, jusqu'à neuf heures ; ensuite à l'Orangerie des Tuileries, jusqu'à onze heures. Après cela, il n'est pas rare qu'ils soient requis par quelque riche particulier de venir ajouter à l'éclat du bal ou de la soirée qu'il donne l'éclat exotique de leur jeu, réquisition à laquelle ils répondent toujours de la meilleure grâce du monde.

Quant à la *csarda* elle-même, autant que nous avons pu en juger par une première expérience, elle paraît s'être imposé la mission de nous faire sentir que la cuisine hongroise a pour particularité d'accommoder toute chose à la sauce au piment rouge. Cela ne nous déplaît pas absolument, mais pousse trop à la consommation des vins, qui sont excellents. Nous recommandons surtout le *Dioszegi Bakar* et le *château Palugyay* : c'est la sauce qui fait passer le piment, et qui ferait passer bien autre chose s'il était nécessaire.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

Le gérant : A. EITARD.

SCALAUX. — Imp. CHARAIRE et FILS.



S. A. R. LA PRINCESSE DE GALLES.



S. A. R. LE PRINCE DE GALLES.



S. A. R. LE PRINCE DE GALLES VISITANT LA SECTION ANGLAISE.